

Concours de Conversion

FABLES

DE

LA FONTAINE

1586 *Barthe*

ILLUSTRATIONS DE VIMAR



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCVII

Conservée la Conservation

FABLES

DE

LA FONTAINE

1586 *Barler*

ILLUSTRATIONS DE VIMAR



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCVII

Fables

Jean de La Fontaine



Mame, Tours, 1897

Exporté de Wikisource le 22/07/2019

Version expurgée de plusieurs fables.

TABLE

[Épître à Monseigneur le Dauphin](#)
[Préface](#)

[À Monseigneur le Dauphin](#)

L'Aigle et l'Escarbot. II, 7.

L'Aigle et le Hibou. V, 18.

L'Aigle, la Laie et la Chatte. III, 6.

L'Aigle et la Pie. XII, 11.

L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ. IV, 19.

Les deux Amis. VIII, 11.

L'Âne chargé d'éponges et l'Âne chargé de sel. II, 9.

L'Âne et le Chien. VIII, 16.

L'Âne et le petit Chien. IV, 2.

L'Âne et ses Maîtres. VI, 11.

L'Âne portant des reliques. V, 14.

L'Âne vêtu de la peau du Lion. V, 21.

Un Animal dans la Lune. VII, 14.
Les Animaux malades de la peste. VII, 1.
L'Araignée et l'Hirondelle. X, 7.
L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits. II, 12.
L'Avantage de la science. VIII, 18.
L'Avare qui a perdu son trésor. IV, 17.
Les deux Aventuriers et le Talisman. X, 13.
Le Bossu et le Marchand. VIII, 17.
La Belette entrée dans un grenier. III, 16.
Le Berger et la Mer. IV, 1.
Le Berger et le Roi. X, 10.
Le Berger et son Troupeau. IX, 16.
[La Besace](#). I, 7.
Le Bûcheron et Mercure. V, 1.
Le Cerf malade. XII, 6.
Le Cerf se voyant dans l'eau. VI, 9.
Le Cerf et la Vigne. V, 15.
Le Chameau et les Bâtons flottants. IV, 7.
Le Charlatan. VI, 19.
Le Chartier embourbé. VI, 18.
Le Chat, la Belette et le petit Lapin. VII, 12.
Le Chat et les deux Moineaux. XII, 2.
Le Chat et le vieux Rat. III, 17.
Le Chat et le Rat. VIII, 21.
Le Chat et le Renard. IX, 13.
Le vieux Chat et la jeune Souris. XII, 5.
La Chauve-Souris et les deux Belettes. II, 4.
La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard. XII, 7.
Le Chêne et le Roseau. I, 21.
Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf. IV, 10.

Le Cheval et l'Âne. VI, 16.
Le Cheval et le Loup. V, 8.
Les deux Chèvres. XII, 4.
Le Chien à qui on a coupé les oreilles. X, 9.
Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre. VI, 17.
Le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître. VIII, 7.
Les deux Chiens et l'Âne mort. VIII, 24.
Le Cierge. IX, 11.
[La Cigale et la Fourmi](#). 1, 1.
Le Coche et la Mouche. VII, 7.
Le Cochet, le Chat et le Souriceau. VI, 5.
Le Cochon, la Chèvre et le Mouton. VIII, 12.
La Colombe et la Fourmi. II, 11.
Le Combat des Rats et des Belettes. IV, 3.
Les Compagnons d'Ulysse. XII, 1.
Conseil tenu par les Rats. II, 1.
Le Coq et la Perle. I, 19.
Le Coq et le Renard. II, 14.
Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat. XII, 14.
Le Corbeau voulant imiter l'Aigle. II, 15.
[Le Corbeau et le Renard](#). I, 2.
La Cour du Lion. VII, 5.
Le Cygne et le Cuisinier. III, 12.
Démocrite et les Abdéritains. VIII, 25.
Le Dépositaire infidèle. IX, 1.
Les Devineresses. VII, 11.
La Discorde. VI, 20.
[Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues](#). I, 12.

L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin. IX, 5.
L'Écrevisse et sa Fille. XII, 10.
L'Éducation. VIII, 23.
L'Éléphant et le Singe de Jupiter. XII, 21.
L'Enfant et le Maître d'école. I, 18.
L'Enfouisseur et son Compère. X, 5.
Le Faucon et le Chapon. VIII, 20.
Les Femmes et le Secret. VIII, 6.
Le Fermier, le Chien et le Renard. XI, 2.
La Forêt et le Bûcheron. XII, 16.
La Fortune et le jeune Enfant. V, 11.
Le Fou qui vend la Sagesse. IX, 7.
Un Fou et un Sage. IX, 20.
Les Frelons et les Mouches à miel. 1, 20.
Le Geai paré des plumes du Paon. IV, 6.
[La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.](#)
I, 6.
Le Gland et la Citrouille. IX, 4.
La Goutte et l'Araignée. III, 8.
[La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.](#) I,
3.
La Grenouille et le Rat. IV, 8.
Les Grenouilles qui demandent un Roi. III, 4.
Le Héron. VII, 3.
[L'Hirondelle et les petits Oiseaux.](#) I, 8.
L'Homme et la Couleuvre. X, 2.
L'Homme et la Puce. VIII, 5.
[L'Homme et son Image.](#) I, 11.
L'Homme et l'Idole de bois. IV, 5.
L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui

l'attend dans son lit. VII, 9.
L'Horoscope. VIII, 15.
L'Huître et les Plaideurs. IX, 8.
L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune.
VII, 10.
L'Ivrogne et sa Femme. III, 7.
Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire. XII, 24.
Jupiter et le Métayer. IV, 4.
Jupiter et le Passager. IX, 12.
Jupiter et les Tonnerres. VIII, 19.
Le Laboureur et ses Enfants. V, 9.
La Laitière et le Pot au lait. VII, 8.
Les Lapins. X, 14.
La Lice et sa compagne. II, 6.
Le Lièvre et les Grenouilles. II, 13.
Le Lièvre et la Perdrix. V, 17.
Le Lièvre et la Tortue. VI, 10.
La Ligue des Rats. XII, 23.
Le Lion. XI, 1.
Le Lion abattu par l'Homme. III, 10.
Le Lion devenu vieux. III, 14.
Le Lion malade et le Renard. VI, 14.
Le Lion s'en allant en guerre. V, 19.
Le Lion et l'Âne chassant. II, 17.
Le Lion et le Chasseur. VI, 2.
Le Lion, le Loup et le Renard. VIII, 3.
Le Lion et le Moucheron. II, 8.
Le Lion et le Rat. II, 10.
Le Lion, le Singe et les deux Anes. XI, 4.
La Lionne et l'Ourse. X, 12.

[Le Loup et l'Agneau](#). I, 10.

Le Loup devenu Berger. III, 3.

Le Loup et les Bergers. X, 6.

Le Loup et le Chasseur. VIII, 26.

[Le Loup et le Chien](#). I, 5.

Le Loup et le Chien maigre. IX, 9.

Le Loup, la Chèvre et le Chevreau. IV, 12.

Le Loup et la Cigogne. III, 9.

Le Loup, la Mère et l'Enfant. IV, 13.

Le Loup plaidant contre le Renard par devant le Singe. II, 2.

Le Loup et le Renard. XI, 5.

Le Loup et le Renard. XII, 9.

Les Loups et les Brebis. III, 13.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils du Roi. X, 15.

Les Médecins. V, 12.

Les Membres et l'Estomac. III, 2.

Le Meunier, son Fils et l'Âne. III, 1.

Le Milan et le Rossignol. IX, 16.

Le Milan, le Roi et le Chasseur. XII, 12.

La Montagne qui accouche. V, 10.

[La Mort et le Bûcheron](#). I, 16.

[La Mort et le Malheureux](#). I, 15.

Le Mort et le Mourant. VIII, 1.

Le Mulet se vantant de sa généalogie. VI, 7.

[Les deux Mulets](#). I, 4.

Les Obsèques de la Lionne. VIII, 13.

L'Œil du Maître. IV, 18.

L'Oiseau blessé d'une flèche. II, 5.

L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette. VI, 15.
L'Oracle et l'Impie. IV, 16.
Les Oreilles du Lièvre. V, 4.
L'Ours et l'Amateur des jardins. VIII, 10.
L'Ours et les deux Compagnons. V, 20.
Le Paon se plaignant à Junon. II, 16.
Parole de Socrate. IV, 14.
Le Pâtre et le Lion. VI, 1.
Le Paysan du Danube. XI, 6.
Le petit Poisson et le Pêcheur. V, 3.
La Perdrix et les Coqs. X, 8.
Les deux Perroquets, le Roi et son Fils. X, 11.
Phébus et Borée. VI, 3.
Philomèle et Progné. III, 15.
Le Philosophe scythe. XII, 18.
Les deux Pigeons. IX, 2.
Les Poissons et le Cormoran. X, 4.
Le Pot de terre et le Pot de fer. V, 2.
La Poule aux œufs d'or. V, 13.
Le Pouvoir des Fables. VIII, 4.
La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris. XII, 8.
Le Rat qui s'est retiré du monde. VII, 2.
Le Rat et l'Éléphant. VIII, 14.
Le Rat et l'Huître. VIII, 9.
[Le Rat de ville et le Rat des champs](#). I, 9.
Les deux Rats, le Renard et l'Œuf. X, 1.
Le Renard ayant la queue coupée. V, 5.
Le Renard anglais. XII, 21.
Le Renard et le Bouc. III, 5.

Le Renard et le Buste. IV, 11.
[Le Renard et la Cigogne](#). I, 17.
Le Renard, le Loup et le Cheval. XII, 16.
Le Renard, les Mouches et le Hérisson. XII, 13.
Le Renard et les Poulets d'Inde. XII, 18.
Le Renard et les Raisins. III, 11.
Le Renard, le Singe et les Animaux. VI, 6.
Rien de trop. IX, 10.
Le Rieur et les Poissons. VIII, 8.
Le Satyre et le Passant. V, 7.
Le Savetier et le Financier. VIII, 2.
Le Serpent et la Lime. V, 16.
[Simonide préservé par les dieux](#). I, 14.
Le Singe et le Chat. IX, 15.
Le Singe et le Dauphin. IV, 4.
Le Singe et le Léopard. IX, 3.
Le Soleil et les Grenouilles. VI, 12.
Le Soleil et les Grenouilles. XII, 22.
Le Songe d'un habitant du Mogol. XI, 3.
Les Souhais. VII, 4.
Les Souris et le Chat-Huant. XI, 8.
Le Statuaire et la Statue de Jupiter. IX, 6.
Les deux Taureaux et la Grenouille. II, 3.
Testament expliqué par Ésope. II, 18.
La Tête et la Queue du Serpent. VII, 13.
Le Thésauriseur et le Singe. XII, 3.
Le Torrent et la Rivière. VIII, 22.
La Tortue et les deux Canards. X, 3.
Le Trésor et les deux Hommes. IX, 14.
Tribut envoyé par les animaux à Alexandre. IV, 9.

Les Vautours et les Pigeons. VII, 6.
Le Vieillard et l'Âne. VI, 8.
Le Vieillard et ses Enfants. IV, 13.
Le Vieillard et les trois jeunes Hommes. XI, 7.
La Vieille et les deux Servantes. V, 6.
Le Villageois et le Serpent. VI, 13.
[Les Voleurs et l'Âne](#). I, 13.

À MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, Monseigneur, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes ; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse ; mais ces puérités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, Monseigneur, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables ; car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec

l'autre ; la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître, sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous appreniez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, Monseigneur, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance, c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut aussi triompher des éléments ; et quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste, avouez le vrai, Monseigneur, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, Monseigneur ; vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur

d'âme que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque, mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrais m'étendre sur ce sujet ; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, Monseigneur, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

PRÉFACE

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que, d'ailleurs, la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasserait en beaucoup d'endroits, et bannirait de la plupart de ces récits la brièveté, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. À peine les fables que l'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller

des livrées des muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait ; car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? Il fallait qu'il y eût mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassaient pas de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie ; mais il n'y en a point non plus sans fictions, et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament : c'était de choisir des fables qui contiennent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment ; et par l'excellence de son ouvrage nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Avienus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si

je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles ; mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là mêmes que j'ai choisies ; et, si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein ; quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance et l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable ; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage ; et, si l'on y veut prendre garde, l'on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se compenser d'ailleurs ; et c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est

assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que, ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire, mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière ; car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles, et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier ? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse nous fournirait un sujet d'excuse : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa *République*, y a donné à Ésope une place très honorable. Il

souhaite que ses enfants sucent ses fables avec le lait ; il recommande aux nourrices de les leur apprendre ; car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduit à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables ? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comme il en sortirait ; que cela le fit périr, lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif ; que le renard en sortit, s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle : au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance ; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin ; je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut point m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence, car dans le fond elles portent un sens très solide. Et comme par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre ; de même aussi, par les raisonnements et conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme et le jugement et les mœurs, on se rend capable de grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances ; les propriétés des animaux et leurs

divers caractères y sont exprimés : par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants, ils ne se connaissent pas eux-mêmes ; on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent ; les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable ; l'âme est la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux ; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes ne l'a gardée, tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il a été aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et,

pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable était contée simplement, la moralité séparée, et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujéti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important ; c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit qu'il ne saurait rien faire de bon :

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

FABLES

À MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

Je chante les héros dont Ésope est le père,
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons ;
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par des conquêtes,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures ;

Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

VII

LA BESACE

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur.
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
 Il peut le déclarer sans peur,
 Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause.
Voyez ces animaux, faites comparaison
 De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait ? — Moi ! dit-il, pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor

Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais, parmi les plus fous,
Notre espèce excella ; car, tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain

Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

LIVRE I

I

LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale, ayant chanté
 Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister

Jusqu'à la saison nouvelle. —
Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut. —
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise. —
Vous chantiez, j'en suis fort aise !
Eh bien, dansez maintenant.

II

LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Hé ! bonjour, monsieur du corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
À ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

XII

LE DRAGON À PLUSIEURS TÊTES ET LE DRAGON À PLUSIEURS QUEUES

Un envoyé du Grand Seigneur
Préférerait, dit l'histoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.

Un Allemand se mit à dire :
Notre prince a des dépendants
Qui de leur chef sont si puissants,
Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée.

Le chiaoux, homme de sens,
Lui dit : Je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.

Mon sang commence à se glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal ;
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi ni trouver d'ouverture.
Je rêvais à cette aventure,
Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef
Et bien plus qu'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi.
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

Attention : la clé de tri par défaut « dragon a plusieurs tetes » écrase la précédente clé « dragon a plusieurs tetes et le dragon a plusieurs queues ».

VI

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION

La génisse, la chèvre et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris ;
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça ;
Prit pour lui la première en qualité de sire.
Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,
C'est que je m'appelle lion :

À cela l'on n'a rien à dire.

La seconde par droit me doit échoir encor :

Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.

Comme le plus vaillant je prétends la troisième.

Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,

Je l'étranglerai tout d'abord.

Attention : la clé de tri par défaut « genisse la chevre et la brebis » écrase la précédente clé « genisse, la chevre et la brebis en societe avec le lion ».

III

LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur ;
Disant : Regardez bien, ma sœur ;
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ? —
Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y
voilà ? —
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Attention : la clé de tri par défaut « Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le boeuf » écrase la précédente clé « grenouille qui se veut faire aussi grosse que le boeuf ».

VIII

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçait aux matelots.

Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème,
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?

Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.

De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Vôtre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chènevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout à fait crue,
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre,
Quand reginglettes et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat.

Imitez le canard, la grue et la bécasse.

Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes ;
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
C'est de vous renfermer au trou de quelque mur.

Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvrait la bouche seulement.

Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

XI

L'HOMME ET SON IMAGE

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde.
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
 Présentait partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames ;
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
 Miroirs aux poches des galants,
 Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal formé par une source pure

Se trouve en ces lieux écartés :
Il se voit, il se fâche, et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
 Mais quoi ! le canal est si beau
 Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
 On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même ;
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;
 Et quant au canal, c'est celui
 Que chacun sait, le livre des Maximes.

X

LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survint à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère :
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;

Et que, par conséquent, en aucune façon
 Je ne puis troubler sa boisson. —
Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé. —
Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né ?
 Reprit l'agneau : je tette encore ma mère. —
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers et vos chiens :
On me l'a dit. Il faut que je me venge.
 Là-dessus, au fond des forêts
 Le loup l'emporte, et puis le mange,
 Sans autre forme de procès.

Attention : la clé de tri par défaut « loup et l'agneau » écrase la précédente clé « loup et l'agneau ».

V

LE LOUP ET LE CHIEN

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
À se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,

Cancres, hères et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lippée !
Tout à la pointe de l'épée !

Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.

Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ? —
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens

Portants bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;

Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse.

Le loup déjà se forge une félicité

Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vit le cou du chien pelé.

Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ! — Peu
de chose.

— Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause. —

Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas

Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?

—

Il importe si bien que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix d'un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

XVI

LA MORT ET LE BÛCHERON

Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
À recharger ce bois ; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR,
C'est la devise des hommes.

XV

LA MORT ET LE MALHEUREUX

Un malheureux appelait tous les jours
La mort à son secours.

Ô Mort ! lui disait-il, que tu me sembles belle !
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle !
La mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je ! cria-t-il ; ôtez-moi cet objet !
Qu'il est hideux ! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi !
N'approche pas, ô Mort ! ô Mort, retire-toi !

Mécénas fut un galant homme ;
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort ! on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos, que je n'ai pas cru le devoir omettre.

IV

LES DEUX MULETS

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé
Et faisait sonner sa sonnette ;
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce mulet qui me suit du danger se retire,
Et moi j'y tombe et je péris !
Ami, lui dit son camarade,

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier comme moi,
Tu ne serais pas si malade.

Attention : la clé de tri par défaut « Deux mulets » écrase la précédente clé « deux mulets ».

IX

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
À des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête :
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

À la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire ;
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôl.

C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !

XVII

LE RENARD ET LA CIGOGNE

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts.

Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,
À quelque temps de là la cigogne le prie.

Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis

Je ne fais point cérémonie.

À l'heure dite, il courut au logis

De la cigogne son hôtesse ;

Loua très fort sa politesse ;

Trouva le dîner cuit à point.

Bon appétit surtout : renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande,
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.

On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris ;
Attendez-vous à la pareille.

XIV

SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX

La louange chatouille et gagne les esprits :
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.
 Simonide avait entrepris
L'éloge d'un athlète ; et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athlète étaient gens inconnus ;
Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite :
 Matière infertile et petite.
Le poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux,
Élève leurs combats, spécifiant les lieux

Où ces frères s'étaient signalés davantage ;
 Enfin l'éloge de ces dieux
 Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
 L'athlète avait promis d'en payer un talent ;
 Mais, quand il le vit, le galant
 N'en donna que le tiers, et dit fort franchement
 Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
 Faites-vous contenter par ce couple céleste.
 Je vous veux traiter cependant :
 Venez souper chez moi, nous ferons bonne vie.
 Les conviés sont gens choisis,
 Mes parents, mes meilleurs amis.
 Soyez donc de la compagnie.
 Simonide promet. Peut-être qu'il eut peur
 De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
 Il vient : l'on festine, l'on mange.
 Chacun étant en belle humeur,
 Un domestique accourt l'avertir qu'à la porte
 Deux hommes demandaient à le voir promptement.
 Il sort de table, et la cohorte
 N'en perd pas un seul coup de dent.
 Ces deux hommes étaient les gémeaux de l'éloge.
 Tous deux lui rendent grâces ; et, pour prix de ses vers,
 Ils l'avertissent qu'il déloge,
 Et que cette maison va tomber à l'envers.
 La prédiction en fut vraie.
 Un pilier manque, et le plafond,
 Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
 Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
 N'en fait pas moins aux échansons.

Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète
 La vengeance due au poète,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
 Et renvoya les conviés
 Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire ;
Chacun cria : Miracle ! on doubla le salaire
Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.
 Il n'était fils de bonne mère
 Qui, les payant à qui mieux mieux,
 Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte, et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus que Melpomène
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;
Enfin qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce.
 Jadis l'Olympe et le Parnasse
 Étaient frères et bons amis.

XIII

LES VOLEURS ET L'ÂNE

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron,
Qui saisit maître Aliboron.

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transylvain, le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

Attention : la clé de tri par défaut « voleurs et l'âne » écrase

la précédente clé « voleurs et l'ane ».

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Hsarrazin
- Acélan
- Ernest-Mtl

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)